



SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^e ARRONDISSEMENT
FONDÉE EN 1898

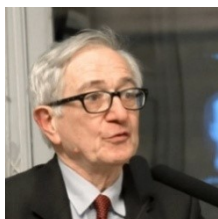
LA LETTRE D'INFORMATION

N 28 – MAI 2023

VISITEZ NOTRE SITE : <https://www.sh6e.com/>

MOT DU PRÉSIDENT

Bruno Delmas



Chers amis,

Gérard Philipe : notre conférence prévue en janvier pour commémorer le centenaire de la naissance, de cette icône du théâtre et du cinéma français, habitant de notre arrondissement, est enfin reprogrammée le jeudi 25 mai. Notre conférencier, Emmanuel Schwartz, avait choisi pour illustrer son propos, l'image de Gérard Philipe, dévorant un livre. Affiche prémonitoire ?

En effet, ce même mois de mai, nous quittons la salle Gérard-Philipe, que nous occupions depuis 1995, après le déménagement du conservatoire municipal au marché Saint-Germain. Nous nous sommes resserrés salle Norbert-Dufourcq (Norbert Dufourcq, grand musicologue du VI^e, qui a été le sujet d'une conférence en 2016).

Et nous avons dû laisser dévorer une partie de notre fonds de publications et de notre bibliothèque, même si nous n'en étions pas vraiment rassasiés.

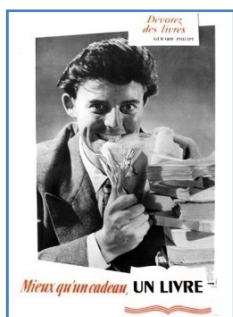
Contraints de les réduire de façon importante, nous en avons proposé à nos sociétaires, personnel de la mairie, d'autres associations historiques, des institutions patrimoniales nationales et parisiennes, et même cédé à des libraires. Ainsi nous avons réduit au maximum les destructions, fidèles à notre raison d'être de transmettre plutôt que de détruire.

Je vous souhaite un joli mois de mai.

ACTIVITÉS

CONFÉRENCES À VENIR

Jeudi 25 mai 2023 à 18h00 précises



GÉRARD PHIPE, CENT ANS APRÈS

« IMMORTALITÉ, MAINTENANT TU ES À MOI TOUT ENTIÈRE »

EMMANUEL SCHWARTZ, AGRÉGÉ DE GRAMMAIRE, CONSERVATEUR GÉNÉRAL HONORAIRE DU PATRIMOINE.

Gérard Philipe naquit à Cannes le 4 décembre 1922. En 1943, le jeune acteur habitait rue du Dragon, dans ce 6^e arrondissement où fleurissaient les théâtres d'essai.

Promu acteur de légende par le cinéma et par le Théâtre National Populaire de Jean Vilar, il s'établit au 17, rue de Tournon en 1955. Là, Gérard Philipe répéta *Les Caprices de Marianne*, *On ne badine pas avec l'amour* et étudia les rôles qu'il ne joua jamais, l'Hector de Giraudoux, Hamlet, Titus, Monte-Cristo.

Le rêve d'un théâtre du beau langage offert à toute une génération prit fin quand la voix inspirée de Gérard Philipe se tut ; il mourut à son domicile parisien le 25 novembre 1959 et fut enterré en Provence dans le costume du Cid.

Les conférences ont lieu en mairie du VI^e arrondissement, 78 rue Bonaparte, à 18 heures précises, et durent environ une heure et demie. L'entrée est libre, sans réservation.

Une visioconférence est organisée en parallèle : l'inscription (gratuite) est dans ce cas indispensable, sur notre site <https://www.sh6e.com/> ou par mail à sh6@orange.fr

REVOIR NOS CONFÉRENCES



Vous pouvez revoir nos conférences en « replay », elles sont accessibles gratuitement via notre site. La mise à jour des disponibilités y est régulièrement faite.

Il suffit simplement de se rendre sur notre site <https://www.sh6e.com/> à la page *Conférences*, et de cliquer sur le bandeau **PROGRAMME ET « REPLAYS »**, ou directement à la page suivante : <https://www.sh6e.com/conference-programme-replays>



Dernière conférence en ligne : du 9 mars 2023 :

DU BOSPHORE À LA RUE DE CONDÉ, Antoine MELLING, VÉDUTISTE EUROPÉEN

PAR JACQUES PEROT, CONSERVATEUR GÉNÉRAL H DU PATRIMOINE, MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

ACTIVITÉS

CONFÉRENCES À VENIR

Jeudi 15 juin 2023 à 18h00 précises



LE MUSÉE DE MINÉRALOGIE DE L'ÉCOLE DES MINES

DIDIER NECTOUX, CONSERVATEUR DU MUSÉE DE MINÉRALOGIE

Le musée de Minéralogie de l'École des Mines situé au 60 boulevard Saint-Michel, présente une des plus belles collections mondiales dans un décor préservé du milieu du XIX^e siècle. Près de 100.000 objets, échantillons y sont conservés et 4.500 exposés dans des vitrines. On trouve ainsi des minéraux mais aussi une collection de météorites, de gemmes (avec une partie des gemmes des bijoux de la couronne de

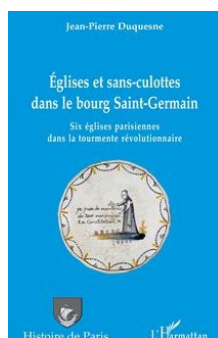
France). Cette accumulation débutée en 1783 a pour but de faire un inventaire des ressources minérales de la planète nécessaires à l'industrie.

Professeurs, élèves, scientifiques, princes et empereurs, ou grands collectionneurs, ont continuellement enrichi les collections de leurs dons. Aujourd'hui les échantillons racontent l'histoire des sciences et des conquêtes.

Cette conférence proposée par D. Nectoux, conservateur, est une invitation au voyage à travers les temps géologiques mais aussi dans l'Histoire, portée par la beauté sidérante des minéraux.

VIENT DE PARAÎTRE

ÉDITIONS L'HARMATTAN



ÉGLISES ET SANS-CULOTTES DANS LE BOURG SAINT-GERMAIN

Six églises parisiennes dans la tourmente révolutionnaire

PAR JEAN-PIERRE DUQUESNE,

Notre vice-président et ami Jean-Pierre Duquesne vient de publier son nouveau livre « *Églises et sans-culottes dans le bourg Saint-Germain, six églises parisiennes dans la tourmente révolutionnaire* ». Il y raconte les multiples péripéties, souvent tragiques, parfois cocasses, et toujours surprenantes, subies par Saint-Sulpice, Saint-Germain-des-Prés et Saint-Thomas d'Aquin, que chacun connaît, mais aussi par Saint-André-des-Arts, Les Théatins, les Cordeliers, qui ont disparu.



SOPHIE MOMORO **« La belle déesse de la Raison »**

Une famille de fondeurs de caractères d'imprimerie

Marie-Françoise-Joséphine Fournier naît en 1766 à Auxerre, dans une famille de fondeurs de caractères d'imprimerie. Son grand-père paternel, Jean Pierre, avait racheté en 1730 la fonderie Le Bé, l'une des plus importantes en France, et son père, Jean François, y avait appris le métier. Quant à sa mère, Marie Élisabeth, elle était issue d'une non moins fameuse dynastie de fondeurs, les Gando, spécialisée notamment dans les caractères utilisés pour les partitions musicales.

Fondeurs et imprimeurs sont appelés à se rencontrer. Antoine Momoro remarque Marie-Françoise-Joséphine et les jeunes gens se marient à Saint-Nicolas-du-Chardonnet le 18 janvier 1786. À la fin de l'année, le 13 décembre, elle donne le jour à un garçon, Jean-Antoine, qui sera leur unique enfant. À partir de ce moment son existence se fond avec celle de son mari, jusqu'à ce que les projecteurs de l'actualité révolutionnaire se braquent un temps sur elle.

La Déesse Raison

Le 13 brumaire an II (3 novembre 1793), la Convention vote un décret déclarant « propriétés nationales » les églises et biens des fabriques. En mettant encore un peu plus la main sur des bâtiments déjà aliénés depuis la nationalisation des biens du clergé en 1789, la Convention rend *de facto* encore plus difficile pour le clergé constitutionnel l'exercice du culte. À sa place vont s'y déployer de nouveaux rites censés se substituer aux anciens, telles les « Fêtes de la Raison » promues par le procureur syndic de la Commune Pierre-Gaspard Chaumette. La première a lieu le 20 brumaire (10 novembre) à Notre-Dame, où la Convention se rend en procession, précédée d'un brancard transportant à bras d'hommes la Déesse Raison coiffée d'un bonnet rouge, le fameux bonnet phrygien.



Pierre-Gaspard Chaumette, gravure Sh6,
dans *Tableaux historiques de la Révolution française en trois volumes [...]. Bd. 3. A Paris: chez Auber*

La dame prend place sur un trône édifié au dessus du maître-autel dont le tabernacle lui sert de marchepied. Des hymnes patriotiques retentissent. À en croire Taine, dans sa *Révolution*, la suite aurait été moins édifiante : « Dans la grande nef, les danseurs, le col et la poitrine nus, les bras ravalés, se déhanchent et trépignent, en hurlant la *Carmagnole* ; et dans les chapelles latérales, masquées de hautes tapisseries, se passent des scènes de lupanars ».



La Déesse Raison à Notre-Dame, gravure collection Christian Chevalier

Les auteurs divergent sur l'identité de la personne qui incarnait ce jour là la Déesse Raison. Certains citent « la » Maillard, célèbre actrice de l'Opéra, d'autres Melle Aubry, danseuse à l'Opéra, d'autres enfin Sophie Momoro. La cérémonie ayant été orchestrée par Momoro en personne, cette dernière hypothèse aura notre préférence.

Quelques semaines plus tard, Saint-Sulpice se met au goût du jour. Rebaptisé *Temple de la Raison*, une cérémonie identique en l'honneur de la *Déesse Raison* y est organisée le 15 frimaire an II (5 décembre 1793), avec, et cette fois-ci de façon certaine, Sophie Momoro dans le « rôle titre ». Les orateurs se succèdent dans la chaire transformée en tribune. Ceyrat, le président de la section Mucius Scaevola (ainsi

s'appelait la section du Luxembourg depuis le mois d'octobre 1793), s'y fait remarquer en blasphémant : « S'il existe, ce Dieu, qu'il tonne et qu'un éclat de son tonnerre m'écrase ! ». Rien ne se produisant, il conclut : « Il ne tonne pas, donc son existence est une chimère ». On se déplace ensuite en cortège dans le quartier. Sophie trône sur un brancard transporté à bras d'hommes. Cette procession d'un nouveau style fait halte à l'angle de la rue de Sèvres et de la rue Saint-Placide, où a été édifié une sorte de reposoir. Sophie y prend place un moment, puis la foule se rend à la Convention, qui siège dans la salle des Machines du palais des Tuileries. Sur le chemin du retour, on s'arrête au carrefour de la Croix-Rouge où s'improvise un autodafé dont les victimes sont les statues en bois de Saint Pierre et de Saint Sulpice arrachées de leurs niches situées au dessus des deux sacristies. Les flammes éteintes, on rentre à Saint-Sulpice. Mais entre temps les porteurs ont un peu forcé sur la boisson et l'un d'eux perd l'équilibre en gravissant les marches de l'église. Le brancard se renverse, Sophie tombe à terre et se casse un bras.

Sophie participa à d'autres cérémonies analogues. On a trace de celle qui s'est tenue à Saint-André-des-Arts, mais à une date non précisée. Elle y aurait été entourée de « deux ou trois cents jeunes filles vêtues de blanc, belles à l'œil agaçant, à la gorge découverte, au maintien hasardé, et couronnées de feuilles de chêne ». Elle aurait, à cette occasion, présidé à la réconciliation entre anciens prêtres catholiques et ministres protestants, convenant de concert que leurs cultes respectifs n'avaient pu se maintenir si longtemps que « par le charlatanisme presbytéral ». La nef tremble sous le fracas des cantiques républicains accompagnés par l'orchestre de l'Académie de musique, avec comme refrain : « Offrons à la Raison notre hommage et nos vœux ». Suit un banquet civique et une « fête profane » qui « se prolongeait bien avant dans la nuit ».

Un physique controversé

Au fait, à quoi pouvait bien ressembler Sophie Momoro ? En 1793, elle a 27 ans. Les auteurs postérieurs, sans doute éblouis par l'évocation des cérémonies révolutionnaires, ne sont pas avares de compliments. Pour l'un, « elle se fit remarquer par la beauté de sa taille, ainsi que par la fraîcheur et l'éclat de son teint ». Un autre la qualifiera de « gracieuse » et « raphaélique ».



La Fête de la Raison à Notre-Dame, gravure anonyme Parismuséescollections

Pourtant, un témoin qui la croquera quelques mois plus tard, Pierre-Edme Coittant, apprenant son récent prestige, ne cachera pas sa surprise et déclarera « Cette déesse est très terrestre : des traits passables, des dents affreuses, une tournure gauche ». On a connu portrait plus flatteur.

Passage par la case prison

Comme Manon Roland, comme Lucile Desmoulins, Sophie Momoro va suivre son mari en prison. Le 24 ventôse an II (14 mars 1794), après l'arrestation de son mari la veille, son domicile est perquisitionné. Elle est arrêtée et conduite à la prison de Port-Libre, l'ancien couvent de Port-Royal. C'est là que, dix jours plus tard, Jean-Baptiste Laboureau, le miraculé du procès des hébertistes, vient lui apprendre la condamnation et l'exécution de son mari. Étrange démarche de la part de celui dont le témoignage, on s'en souvient, avait chargé Momoro ... À l'en croire, Sophie est bouleversée : « La déesse de la Raison n'a pas été du tout raisonnable ; pendant la journée, elle s'est beaucoup lamentée sur l'accident arrivé à son mari ». Le cynisme du propos est évident. Laboureau a pris un plaisir malsain à lui apprendre lui-même la nouvelle, comme s'il reportait sur la veuve la haine qu'il vouait au mari. Cynisme d'autant plus insupportable que l'affliction de la jeune femme en cet instant avait un motif bien légitime : son fils Jean-Antoine, né le 13 décembre 1786. La perspective d'élever seule ce jeune orphelin de sept ans ne pouvait la laisser indifférente.

Sophie est libérée le 8 prairial an II (27 mai 1794) : on a eu beau chercher, on n'a rien trouvé à lui reprocher, à moins qu'elle n'ait bénéficié d'une protection inespérée ... Libérée certes, mais sans ressources. Le joli pactole que Momoro avait, dit-on, accumulé à son domicile, 190 000 livres en numéraire, a disparu lors de la perquisition du 24 ventôse. L'avenir s'annonce bien sombre. Dans un long article intitulé « Madame Momoro, Déesse », paru dans le numéro du journal *Le Temps* du 26 octobre 1930, Georges Lenôtre apporte d'intéressantes précisions, malheureusement sans citer ses sources.

Sophie se fait oublier jusqu'à la chute de Robespierre. En fructidor an II (25 août 1794), elle demande un secours qui lui est refusé. Elle demande aussi la remise des presses de l'imprimerie de son mari, qui avaient été « confisquées au profit de la nation ». Cela aussi lui est refusé, au motif que, selon la loi, « tout ce qui est accordé aux veuves des suppliciés, c'est la remise en nature des objets mobiliers à leur usage particulier ».

Puis, au début de l'été 1795, plus d'un an après la mort de Momoro, un conseil de famille est constitué pour assurer la tutelle du garçonnet : Sophie est nommée tutrice, le père de Momoro subrogé-tuteur, et deux autres personnages les assistent, dont Jacques-Marie Dumesnil, commandant de gendarmerie, qui fait ainsi officiellement son entrée dans cette histoire, et avec lui la fin, temporaire des ennuis matériels de Sophie.

Un remariage opportun ...

Le 17 brumaire an V (7 novembre 1796), Sophie, qui a fêté ses 30 ans au printemps, épouse en secondes noces Jacques-Marie Botot, un militaire âgé de 37 ans.



Jacques-Marie Botot, gravure de Marlet, Commons Wikipedia

Son père avait exercé à Paris l'honorable métier de marchand bonnetier et était officier d'échansonnerie de la maison du roi (ce corps d'officiers avait la charge de servir à boire au roi, aux princes de la cour ou à leurs hôtes). Jacques-Marie embrasse à 16 ans la carrière militaire en s'engageant sous le nom de Dumesnil comme chasseur au régiment Dauphin-Infanterie. Il gravit les échelons et le 20 août 1792, il est promu capitaine, puis le 1er décembre commandant la 1ère compagnie de gendarmerie servant près les tribunaux et prisons de Paris. En d'autres termes il est à la tête des troupes qui accompagnent les détenus jusqu'à la prison et les condamnés jusqu'au pied de la guillotine. C'est lui qui escorta Marie-Antoinette jusqu'à la place de la Concorde. C'est sans doute lui aussi qui escorta Momoro. Le 3 juillet 1795, le voilà chef de brigade (grade à peu près équivalent à celui de colonel de nos jours) dans la légion de police, puis le 5 février 1796 commandant en second la « maison nationale des Invalides ».

Où a-t-il rencontré Sophie ? Peut-être par l'intermédiaire de son frère aîné, François-Marie, dont la vie s'apparente à un roman d'aventures. Après des études de droit, ce dernier est inscrit le 4 juillet 1790 sur la liste des avocats près la cour d'appel de Paris. En 1790 il se fait élire juge de paix de la section du Temple, celle de son domicile. Après la chute de la monarchie en août 1792, son entrentent lui permet d'être élu l'un des sept membres du jury du tribunal chargé de poursuivre les crimes commis dans la journée du 10 août. Sa clémence lui vaut quelques ennuis dont il se sort indemne. Son savoir-faire a été remarqué par le député Barras, qui en fait son secrétaire au printemps 1793. Par son intermédiaire, Jacques-Marie eut donc l'occasion de côtoyer le personnel politique de cette période. Et comme beaucoup, il avait eu le loisir d'admirer les prestations de Sophie en Déesse de la Raison.

... qui ne tient pas ses promesses

Une petite fille naît en 1798, Stéphanie Joséphine Adèle. La famille habite un appartement de fonctions aux Invalides, où logent également la mère de Sophie, le jeune Jean-Antoine, auquel, selon Lenôtre, on donne le patronyme de sa mère, Fournier, pour faire oublier celui de son père, « qui sonnait mal en temps de réaction et dans l'espoir de dérouter des rappels gênants ». La balance politique penche en effet résolument à droite, avant le retour de balancier de fructidor (septembre 1797). Tout va bien jusqu'à l'arrivée au pouvoir du général Bonaparte. Toujours selon Lenôtre, il voit d'un mauvais œil les officiers supérieurs dont l'ascension s'est déroulée loin des champs de bataille, ce qui est le cas de Botot. Pire peut-être, la proximité de son frère avec le désormais honni Barras le dessert. Dans les premiers jours du Consulat, le 6 janvier 1800, il est en même temps nommé général de brigade et mis à la retraite. Pour Lenôtre, cette disgrâce marque le début de la dislocation du couple. Cela a pu jouer, mais un autre facteur est probablement intervenu : l'infidélité de Sophie.

Car est apparu dans l'entourage des Botot un jeune Versaillais né en 1773, Jean Joseph Clotilde [sic] Lelouche, architecte, qui débute sa carrière comme inspecteur des bâtiments de l'hôtel des Invalides. Cadet de Botot de près de 15 ans, il a dû attirer l'attention de Sophie dont l'humeur d'un époux aigri et vieillissant rendait la vie difficile. Ils deviennent amants. Botot et Sophie divorcent au début de l'année 1804. Botot obtient la garde de sa fille, Sophie celle de son fils.

Une fin de vie entourée de mystère

Elle s'installe chez Lelouche, au n°1 de la rue d'Assas. Enceinte elle donne le jour, le 27 mai 1806, à 40 ans, à une petite fille, Joséphine-Clotilde-Sophie. Lelouche reconnaît l'enfant, mais, étrangement, ne régularise pas la situation par un mariage. Plus étrange encore, deux ans plus tard, lorsqu'elle décède le 20 décembre 1808, elle demeure 2 rue Saint-Magloire, petite voie absorbée depuis par le boulevard Sébastopol, non loin de l'église Saint-Leu-Saint-Gilles. Et ce n'est pas Lelouche qui déclare le décès à l'état-civil, mais son fils Jean-Antoine, l'acte précisant que la défunte était « veuve en premières noces de François Joseph Momoro, et divorcée en secondes de Jacques Marie Botot-Dumesnil ». Aucune mention de Lelouche. Que s'est-il passé ? Sophie a-t-elle trop insisté pour obtenir un mariage dont son amant ne voulait pas ? A-t-il craint pour sa réputation le passé sulfureux de la dame ?

Selon Lenôtre, Sophie et son fils auraient subsisté chichement rue Saint-Magloire, tirant leurs ressources du maigre salaire que le jeune Jean-Antoine rapportait depuis qu'il travaillait comme employé et des maigres secours qu'elle sollicitait de l'administration.

Telle fut la fin quasi misérable de celle qui incarna, un court instant ..., la Déesse Raison

Que sont-ils devenus ?

Sous la 1^{ère} Restauration, le général Botot sera fait chevalier de l'ordre de Saint-Louis, comme si sa disgrâce par Bonaparte lui avait valu l'absolution pour son parcours révolutionnaire. Il ne se remariera pas. Il mourra le 26 avril 1822 à son domicile 39 rue du Faubourg Saint-Jacques. L'acte de décès reconstitué consultable aux Archives de Paris est d'ailleurs erroné : il mentionne toujours pour épouse « Marie-Françoise-Joséphine Fournier, sa veuve », omettant d'une part de mentionner le divorce, oubliant d'autre part le fait que la dite veuve était morte depuis ... 14 ans. On ne peut imaginer que son gendre, qui a procédé à la déclaration du décès au service de l'état-civil, ait pu ignorer ces ... détails.

Quant à Lelouche, il se remariera, mais ne semble pas avoir eu d'autre enfant. Il mourra le 2 mars 1837 à son domicile 20 rue des Écuries d'Artois (aujourd'hui rue d'Artois, dans le quartier des Champs-Élysées).

Jean-Antoine Momoro ne reniera jamais sa mère dont il prendra d'ailleurs l'habitude d'ajouter le nom à son patronyme de naissance, cité sur plusieurs actes d'état-civil comme Momoro-Fournier. Il mènera une vie discrète dans l'Administration et s'essaiera à l'écriture de pièces de théâtre : le *Dictionnaire bibliographique des savants historiens et gens de lettres de la France*, publié en 1854-1857 par Joseph-Marie Quérard dans La France littéraire, le présente comme « ancien sous-chef au ministère des travaux publics », mais aussi comme « auteur dramatique ». On lui devrait trois comédies, *Non !*, *La Pacotille* et *Le Mari d'un jour*. On ne sait si elles ont été jouées, ni même publiées. Il avait épousé une Nantaise, Séraphine Émilie Nicolas, qui mourut à leur domicile 14 rue de Buci dans le 6^{ème} arrondissement, le 10 février 1865. Lui-même décéda à Versailles, 8 rue Hoche, le 6 août 1868. Ils avaient eu une fille, Marie-Adélaïde, qui épousa le 27 décembre 1837 le sieur Adrien Danguelle, employé des Postes. Elle demeurait alors 2 rue des Poitevins, toujours dans le 6^{ème}, sans doute le domicile de ses parents à cette date. On notera que le fils de l'imprimeur guillotiné ne fuyait pas le quartier où son père avait défrayé la chronique, bien au contraire.



L'entrée du 2 rue des Poitevins fin XIX^e, Photo Atget, Parismuséecollections.

Stéphanie Joséphine Adèle Botot se mariera avec un sieur Pierre Marie Curtille et décédera le 15 janvier 1860 à son domicile, 54 rue Jacob, également dans le 6^{ème}. La déclaration en a été faite à l'état-civil par son frère Jean-Antoine, « ancien sous-chef de bureau au ministère des Travaux publics ». Le divorce du général Botot et de leur mère commune les avait séparés, mais la vie les avait malgré tout rapprochés.

La petite dernière enfin, Joséphine Clotilde Sophie, épousera le 4 février 1830, à Épernay, Henri Louis Hippolyte Poterlet, peintre d'histoire demeurant 20 rue Cassette, toujours dans le 6^{ème}. C'est également le domicile de Louis Hersent, dont il avait été l'élève et qui y résidait. Les bâtiments étaient ceux de l'ancien monastère des Bénédictines du Saint-Sacrement, démantelé sous la Révolution.

Jean-Pierre Duquesne